

Helena Kapelusz

Jan Karłowicz en tant que folkloriste : aux origines de la science polonaise moderne du folklore

Literary Studies in Poland 8, 79-92

1981

Artykuł został zdigitalizowany i opracowany do udostępnienia w internecie przez Muzeum Historii Polski w ramach prac podejmowanych na rzecz zapewnienia otwartego, powszechnego i trwałego dostępu do polskiego dorobku naukowego i kulturalnego. Artykuł jest umieszczony w kolekcji cyfrowej bazhum.muzhp.pl, gromadzącej zawartość polskich czasopism humanistycznych i społecznych.

Tekst jest udostępniony do wykorzystania w ramach dozwolonego użytku.

Helena Kapelús

Jan Karłowicz
en tant que folkloriste.
Aux origines
de la science polonaise
moderne du folklore

L'intérêt des Polonais pour le peuple et sa création orale s'est principalement manifesté depuis le Romantisme par la collection de matériaux, peut-être parce que c'était une forme de travail relativement simple qui ne demandait pas le recours à de grandes bibliothèques ni le soutien d'institutions scientifiques, conditions dont le pays divisé entre les puissances copartageantes avait été si cruellement privé. Après la fermeture de l'Université de Varsovie en 1831, la dissolution de la Société des Amis des Sciences et la confiscation en 1832 des collections des bibliothèques qui furent envoyées à l'étranger, alors que les universités de Lvov et de Cracovie, soumises à une germanisation intensive, végétaient, la vie scientifique ne se maintenait que grâce aux efforts d'individus isolés. La biographie d'Oskar Kolberg, grand chroniqueur du folklore polonais et sans doute le plus grand des collectionneurs slaves, est un exemple d'héroïsme en son genre. Sa vie difficile, sa lutte perpétuelle pour obtenir les fonds nécessaires à la publication du *Lud (Peuple)*, ses éternels appels au secours, montrent avec éloquence comme il était difficile d'édifier les bases de l'ethnographie.

Kolberg, qui n'avait qu'une vague connaissance des courants romantiques et contemporains de recherche du folklore (à l'exception de l'acquis scientifique des frères Grimm), consacra toute son énergie à recueillir des matériaux; il ne suivait pas les tendances scientifiques

nouvelles, il n'en avait d'ailleurs ni la possibilité, ni le temps, ni — à la fin de sa vie — la force nécessaire. Après l'octroi définitif de l'autonomie à la Galicie en 1873, les conditions de développement des différentes formes de la vie polonaise sur son territoire — y compris de la vie scientifique — s'améliorèrent nettement. Mais si à l'époque du positivisme, notre science rattrapa rapidement de nombreuses années de retard, dans le domaine du folklore il n'y eut pas de progrès visible quoique le début fût quand même accompli: l'Académie des Sciences, nouvellement fondée, de Cracovie créa un périodique consacré aux problèmes d'ethnographie, l'organe — publié à partir de 1878 — de la Commission anthropologique, intitulé „Recueil d'informations pour l'anthropologie nationale”. Cette publication, qui suivait la voie de Kolberg, se contentait toutefois de rassembler des matériaux.

Cependant, l'étude du peuple devenait de plus en plus nécessaire; dans les conditions polonaises, elle était motivée depuis longtemps non seulement par une curiosité scientifique abstraite mais encore, et avant tout, par la nécessité de lutter pour l'existence de la nation dont une énorme partie était constituée précisément par la paysannerie.

Dans les années quatre-vingt, Varsovie était vivement préoccupée — et sur plusieurs plans — par les problèmes liés au peuple. Les articles de presse publiés dans les colonnes de „Głos” (La Voix) et du „Wędrowiec” (Pèlerin) concernant la question paysanne soulevaient de nombreuses polémiques; de leur côté, les grands écrivains positivistes introduisaient le paysan dans les pages de la littérature. C'est dans cette atmosphère que fut avancée la proposition, bientôt réalisée, de fonder une revue d'ethnographie dont le premier fascicule, muni de l'autorisation de la censure du 16 mars 1887 et du nom du rédacteur Artur Gruszecki, parut sous le titre significatif „Wisła” (La Vistule). Quoique Gruszecki et Adolf Dygasiński en fussent les initiateurs, quelques mois plus tard le poste de directeur du périodique fut offert à un savant qui, bien que séjournant depuis plusieurs années à l'étranger, s'était fait connaître du «public lettré», comme on disait alors.

Jan Karłowicz se trouva ainsi à la tête de la revue „Wisła”. Historien de profession, diplômé de la Faculté d'Histoire et de Philologie de Moscou, il avait fait un doctorat à l'Université de Berlin et avait suivi les cours de plusieurs écoles supérieures européennes;

linguiste et historien de la culture par goût personnel, il avait une formation très large et grande érudition; il était doué en outre d'un talent musical. Il arriva à Varsovie avec son acquis scientifique, un acquis qui attirait l'attention moins par le nombre de titres que par les sujets: il concernait en effet les problèmes de l'étude des légendes et des chansons, présentés d'une manière qui prouvait que l'auteur connaissait les principes des analyses comparées et était au courant des tendances de recherche les plus récentes dans la ligne de Max Müller et d'Adalbert Kuhn.

La première dissertation dans le cycle des études sur les légendes fut *Żyd wieczny tułacz* (*Le Juif errant*, 1873); elle fut suivie par d'autres, plus proches de la thématique polonaise: *Piękna Meluzyna i królowna Wanda* (*La Belle Mélusine et la princesse Wanda*, 1876) et *Podanie o Walterze z Tyńca* (*La Légende de Walter de Tyniec*, 1881). Si *Żyd* a un caractère de compilation, les deux études postérieures font, elles, l'objet d'une réflexion scientifique personnelle de Karłowicz. Elles partent l'une et l'autre des informations des chroniques, introduisent une large toile de fond comparative et, par l'analyse des différents motifs et l'établissement de parallèles tirés de matériaux européens ou même extra-européens (Inde, Asie), fixent la place de notre Wanda et des aventures de Walter sur la carte des études comparées. Dans le premier cas, Karłowicz a avancé la thèse du lien de Wanda avec l'élément aquatique et il en a fait une «nymphé de la Vistule» (ce que, des années plus tard, Wyspiański a repris dans sa *Légende*); dans le second il a indiqué les parentés curieuses du motif de la trahison de Helgunda avec le monde des bylines et des récits asiatiques. Quoiqu'un certain nombre de détails secondaires demandent aujourd'hui à être corrigés, la confrontation des principales conclusions de Karłowicz avec les résultats des travaux ultérieurs permet de constater qu'on n'est pas allé beaucoup plus loin jusqu'à présent.

Les trois études sur les légendes trahissent une influence des idées de l'école mytho-«météorologique», mais il faut noter que quand il donne des interprétations à la mode dans lesquelles la légende du dragon et de Krak est considérée comme un écho des luttes de «la divinité du tonnerre» avec «le nuage qui apporte l'orage et menace de dévorer le soleil» et où l'épisode de Walter emprisonné à Wiślica est expliqué comme étant une métaphore du «soleil d'hiver», Karło-

wicz le fait avec prudence. Ainsi quand il laisse entrevoir dans le cas de Walter la possibilité d'une interprétation solaire, il constate en même temps avec un sain scepticisme :

Il sera plus prudent de s'arrêter ici dans notre démarche comparative que de s'aventurer plus avant sur un terrain peu sûr [...] Le temps apportera inmanquablement des traces du chemin perdu et la science apprendra par quelle voie le mythe du soleil-foudre humilié a donné naissance à la légende de Walter enchaîné et s'est fixé dans notre vieux Tynieć. En attendant, n'abandonnons pas le terrain sûr de la recherche et contentons-nous d'indiquer les variantes et les reflets de notre légende, ainsi que son origine probable dans le monde des phénomènes naturels.

Effectivement, si l'on fait abstraction des étiquettes interprétatives collées sur l'ensemble, on voit apparaître au-dessous une étude comparée bien construite pour les conditions de l'époque, quoiqu'elle ne soit pas exempte de pierres d'achoppement qui se firent sentir dans les travaux ultérieurs de Karłowicz et le mirent dans l'impossibilité de les mener à bien. Ces premières études de légendes, légèrement influencées par la manière de Müller, jouèrent toutefois déjà un rôle important dans le perfectionnement de la méthode de Karłowicz : elles lui permirent de maîtriser les principes de la manipulation comparative du matériau textuel au moyen de l'identification de motifs apparentés et le conduisirent même à des conclusions étonnamment novatrices. En 1883, à l'occasion d'un compte rendu de trois publications allemandes concernant les contes et les légendes, Karłowicz attira l'attention sur l'évolution du motif oral (*podanie*, dans sa terminologie), sur «la marque du temps et du lieu» d'apparition contenue dans chacun d'eux, marque qui permet d'en déterminer la genèse et l'itinéraire qu'il a probablement suivi. Ces principes et ces postulats de recherche joueront un rôle important, des années plus tard, dans la méthode utilisée par la fameuse «école finlandaise».

Une autre conquête méthodologique de Karłowicz fut le traitement autonome du texte qui constituait pour lui «un terrain sûr de recherche», comme il le disait dans son étude sur Walter de Tynieć. Ce fut probablement dans le compte rendu brillant et mûr qu'il fit du livre de Tadeusz Wojciechowski *O Piaście i piaście (A propos de Piast et du moyeu, 1895)* qu'il l'exprima le mieux :

Que le héros du conte s'appelât Popiel ou Pompiliusz, Kosisik ou Ziemowit, était une chose indifférente et secondaire, comme elle l'est aussi dans le conte populaire actuel. L'important, c'était de raconter de façon curieuse et impressionnante

comment quelqu'un avait été mangé par des souris; par contre, il importait peu de savoir qui elles avaient mangé. Il semblerait qu'il dût en être de même aujourd'hui aussi: disons-nous bien une fois pour toutes qu'aucune combinaison, fût-elle la plus ingénieuse, ne nous permettra de savoir qui les rats ont mangé et pour quel motif, et cela pour la bonne raison qu'ils n'ont mangé personne. Disons-nous bien aussi que nous n'apprendrons jamais quand, pourquoi et comment le paysan Piast est devenu un prince, tout simplement parce que ce Piast n'a jamais existé. Nous pourrions alors nous occuper librement de l'étude des légendes, de leur comparaison et de la recherche des sources.

Ce passage traduit l'attitude caractéristique non seulement du rationaliste positiviste mais aussi d'un partisan de l'autonomie des recherches sur la littérature orale qui est régie par les lois, différentes, de la fiction fantastique.

Les travaux les plus intéressants de Karłowicz virent le jour à l'époque où il dirigeait la rédaction de la revue „Wisła” et pendant laquelle il acquit aussi son indépendance scientifique. Devenu directeur du périodique, il publia déjà dans son deuxième volume (1888) un ample compte rendu des travaux d'un grand représentant de l'école anglaise d'anthropologie évolutive, Andrew Lang, montrant ainsi qu'il s'écartait des conceptions «météorologiques», séduisantes mais souvent purement spéculatives, et éprouvait de la sympathie pour les réalisations de la science anglaise. Ce même volume de la revue „Wisła” renfermait l'annonce d'une nouvelle étude, intitulée *Podanie o Madeju* (*La Légende de Madej*), qui devait inaugurer une «série d'études comparatives sur les légendes polonaises». Le nouveau rédacteur comptait sur le concours des lecteurs et des destinataires du périodique, dont l'aide lui était nécessaire pour réaliser les tâches qu'il se proposait.

J'estime que les considérations générales sur l'origine et la signification de nos légendes sont prématurées et superflues; je pense que tant que nous n'aurons pas collationné et comparé les variantes et les fragments qui en ont déjà été notés, tant que nous n'aurons pas examiné les motifs apparentés chez les Slaves et chez les autres ethnies, que nous n'aurons pas élucidé le mécanisme de la composition des fables et que nous n'aurons pas établi les parentés et la généalogie des différents motifs — nous ne serons pas suffisamment préparés pour nous lancer dans des dissertations de nature plus générale.

On sent percer ici l'aversion de Karłowicz pour les solutions arbitraires et les formules faciles et incontrôlables, et son exigence de recherches minutieuses, fondées sur l'analyse de matériaux aussi com-

plets que possible pour le rassemblement desquels il comptait sur l'aide des lecteurs de la revue „Wisła”. Parmi les postulats de recherches, certains avaient déjà été signalés dans des travaux antérieurs:

Chaque motif légendaire et chaque personnage doivent être appréciés et éclairés en fonction du temps, du lieu et des conditions de vie sociale; il faut procéder à une exégèse au niveau de l'histoire et de la civilisation pour bien les comprendre: la langue des fables d'aujourd'hui doit être interprétée dans celle depuis longtemps oubliée dont le lexique se cache dans l'histoire des concepts, des coutumes et des traditions.

Bien entendu, le but de ces démarches était d'établir la genèse des motifs des fables (chez Karłowicz, sans doute sous l'influence du français *tradition*, les termes *bajka* – fable, conte, et *podanie* – tradition, légende, sont interchangeables), éclairée de plus par une analyse des «survivances» (les *survivals* de Tylor) car c'est d'eux qu'il s'agit dans la dernière phrase citée.

Voyons comment Karłowicz a réussi à appliquer ses postulats méthodologiques dans son travail. Ayant choisi une légende à laquelle on s'intéressait chez nous depuis que Tadeusz Czacki en avait parlé avec emphase, il effectua sur la base des variantes réunies une analyse morphologique de l'affabulation qui lui permit d'en établir les composantes, puis il rechercha celles-ci dans les fonds étrangers. Il reconstitua correctement l'étymologie des prénoms du héros (Madej = Amadeus, Remijan = Remigiusz), fit une interprétation pénétrante des détails se rapportant aux croyances (entre autres, des remarques sur la démonologie polonaise), procéda à un examen minutieux des différents motifs... et n'arriva pas aux conclusions finales. L'examen des motifs indépendamment de leur fonction en tant que composantes de l'affabulation l'avait entraîné dans le fourré des croyances, de la mythologie et de la fiction d'où il ne put revenir à l'objet principal de ses recherches. C'était un danger dans lequel tombaient souvent les chercheurs de ce que Karłowicz appelait très bien lui-même «le terrain commun de toute l'humanité» qui se trouvait au fond de «l'océan des mythes». Du temps où il subissait la mode des interprétations mytho-météorologiques, l'auteur eût pu facilement se tirer d'affaire en recourant à une formule finale dans le style d'Adalbert Kuhn, disant, par exemple, que Madej était «le nuage qui apporte l'orage». Scientifiquement plus mûr, Karłowicz constatait simplement avec modestie:

Je devrais bien dire, moi aussi, quelque chose de concret sur le berceau de notre légende; mais, comme je l'ai déjà fait remarquer, la science des légendes n'a pas encore atteint un degré de perfection qui lui permette d'indiquer avec certitude dans le cas qui nous occupe la source dernière de la fable. Et je préférerais éviter les suppositions gratuites et les conclusions hâtives.

Des années plus tard, les matériaux rassemblés par Karłowicz pour ses recherches — non couronnées de succès — sur la légende du «Lit de Madej» entrèrent dans la composition de l'étude du folkloriste russe N. P. Andreïev (*Die Legende vom Räuber Madej*, 1927) qui à l'aide des méthodes, plus perfectionnées déjà, de l'école géographo-historique établit les itinéraires de la migration du thème et les caractères de sa version polonaise. Par une ironie du sort, la thèse intuitive — dédaignée par Karłowicz — de l'historien romantique de la littérature, W. A. Maciejowski, sur l'origine bretonne de la légende et l'existence d'une variante locale dans le Sud de la Pologne, prit des traits de vraisemblance dans le travail d'Andreïev.

D'autres études sur les contes auraient peut-être fait franchir à Karłowicz le seuil entre l'analyse et les conclusions synthétiques; malheureusement, la dissertation sur Madej demeura isolée, et ni les recherches sur la légende lorraine de Stanislas Leszczyński, ni l'article sur le bouleau de Grażyna n'atteignirent ce niveau; ce ne furent que de petites contributions, en partie d'ailleurs en raison des limites qu'impliquait leur sujet étroit.

Or, quelles étaient dans ce domaine les possibilités scientifiques de Karłowicz, on en a un aperçu dans la petite dissertation sur «le conte de Sabała», de 1892, où le savant a fait preuve d'une connaissance étendue de la problématique des légendes et du matériau proprement dit.

Un autre domaine dans lequel les travaux de Karłowicz ont laissé une trace durable, ce sont les chants. Quoique encore nettement empreint des échos des idées romantiques, son article *Études sur le contenu et la forme des chants populaires polonais* (1882), publié dans la „Prawda” à Varsovie, avait déjà apporté — pour la première fois dans l'histoire de notre science — des essais d'analyse artistique et d'analyse de la versification (archaïsmes, vouvoiements, terms composés du type *dwandwa*, assonances vocaliques et consonantiques). Sept ans plus tard, devenu rédacteur de la revue „Wisła” à Varsovie, Karłowicz entreprit la réalisation d'un projet de dimensions analogues

au travail qu'il avait commencé un an auparavant sur les fables et légendes. Cette fois, il s'agissait de constituer un catalogue de ballades, *Systematyka pieśni ludu polskiego* («Le Catalogue systématique des chants du peuple polonais»). Si dans le cas des contes et légendes en prose il n'y avait pas de modèles auxquels se référer, pour les chants Karłowicz en avait un: le travail d'un savant américain de Harvard, F. J. Child, dont les *English and Scottish Popular Ballads*, comprenant trois cent et cinq textes avec leurs nombreuses variantes, constituait un énorme guide, en plusieurs volumes, dans le monde de la ballade populaire. Karłowicz, qui avait dans sa bibliothèque les premiers tomes de cet ouvrage et qui admirait le travail de l'Américain, décida de tenter de classer les ballades polonaises suivant la numérotation de Child. Il savait, bien entendu, qu'il ne trouverait pas toujours dans notre folklore des équivalents des ballades anglaises et écossaises, ce qui se confirma dans les trois premiers «types» de Child («La résolution des énigmes», «Le Chevalier Elfe», «Le mauvais chevalier sur la route»); mais les deux suivants («Dame Isabelle et le Chevalier Elfe» et «Le roi Lear») trouvèrent des parallèles polonais. Cette fois encore, le rédacteur de la „Wisła” fit appel aux lecteurs afin qu'ils l'aident à compléter les matériaux et, transposant dans le domaine des chansons l'expérience qu'il avait acquise dans ses études sur la prose populaire, il souligna tout de suite l'importance qu'avait la localisation géographique précise des variantes envoyées.

Cela donna un travail assez considérable sur la ballade polonaise «Jasio konie poił, Kasia wodę brała» («Jean abreuvait les chevaux, Catherine puisait de l'eau»), basée sur le même sujet que *Lady Isabel and the Knight Elf*. Karłowicz avait fait entrer dans ses considérations quatre-vingt-neuf variantes qui furent complétées ensuite par quarante autres dont certaines avaient été imprimées et d'autres envoyées à la rédaction de la „Wisła” — notamment, une variante de Bohatyrowicze, notée par Eliza Orzeszkowa); il les comparait avec les matériaux de Child et les situait sur la carte; de plus, à la recherche des éléments les plus anciens, il attirait avec justesse l'attention sur le motif du chant magique et constatait qu'il était «un reliquat d'un thème mythique tombé dans l'oubli». Des chercheurs plus récents qui se sont intéressés à cette ballade, I. Kempinen (1954) et H. O. Nygard (1958), ont considéré ce même motif comme étant essentiel; mais alors que Karłowicz s'était contenté de le constater et de

définir les caractéristiques du matériau polonais, les deux monographistes ont avancé des hypothèses sur la patrie de la ballade et sur le lien du chant magique avec les conceptions nord-européennes des démons des eaux qui enlèvent les jeunes filles. Ajoutons que Iivar Kempinen s'est servi dans son livre, par l'intermédiaire des folkloristes polonais, des variantes réunies dans la revue „Wisła” par Karłowicz.

Cette fois encore, la dissertation de Karłowicz sur le chant de Jasio le séducteur demeurera le seul travail de ces dimensions dans le domaine de l'étude des ballades. A cela il faut ajouter une série de matériaux portant sur le thème du Roi Lear chez nous, un essai en français intitulé *L'Os qui chante* (1895), quelques menus écrits, ainsi que l'enregistrement patient de mélodies de chants pendant les séjours de vacances à Kosina, chez Michał Federowski, et à Ustroń, chez Jan Bystron. Comme dans le cas des contes et légendes, Karłowicz interrompit ses travaux sur les chants au moment où il y était préparé mieux qu'aucun de ses contemporains. On en a la preuve dans quelques considérations qu'il émit en 1896 dans la „Wisła” à propos du fonds des chants populaires polonais :

L'apparente supériorité, par exemple, des chants serbes ou ukrainiens sur les nôtres repose, à mon avis, sur un malentendu. Il semble à beaucoup de gens que la longueur d'un chant en soit une qualité indéniable et que, puisque nous ne pouvons nous prévaloir de rhapsodies de plusieurs milliers de vers, c'est que nous sommes pauvres en chants. Ce jugement est totalement superficiel [...] Notre courte ballade populaire n'est-elle pas parfois un chef-d'oeuvre en son genre justement grâce à sa concision? Notre *wyrwas* de quatre vers ou notre *krakowiaczek* ne sont-ils pas parfois une perle digne d'une monture dorée? Ceux, par exemple, qui dans leurs textes brefs mais expressifs renferment à la fois un mot d'esprit, une image et une tournure lyrique originale.

Il est difficile de séparer les travaux personnels de Karłowicz de son activité rédactionnelle. Sa prise en charge de la direction de la revue „Wisła” fut un moment décisif pour celle-ci qui sans son esprit d'initiative, ses connaissances, son ardeur au travail n'aurait jamais atteint le niveau qu'il sut lui assurer. On ne se souvient pratiquement pas aujourd'hui que l'idée de fonder une revue géographique et ethnographique était venue de Gruszecki et de Dygasiński; tout en rendant hommage à leurs mérites, on peut supposer que s'ils'en avaient assumé la direction, „Wisła” serait restée un «maga-

zine» de plus sur les «choses de la patrie». Ce fut Karłowicz qui lui insuffla son dynamisme et sa modernité.

Son programme, exposé immédiatement en 1888, découlait d'une analyse de la situation polonaise dans le domaine des études sur la culture populaire et de sa comparaison avec la situation qui régnait en Europe. S'étant aperçu des disproportions qui existaient entre la collection de matériaux et l'interprétation, Karłowicz décida de consacrer les colonnes de la nouvelle revue aux études sur le folklore et de consigner les travaux de documentation dans la «Bibliothèque de la Vistule» dirigée parallèlement. D'une manière générale, il s'efforça de suivre cette ligne de conduite durant toute la période de son activité quoique la «Bibliothèque» lui causât beaucoup d'ennuis — financiers, organisationnels et aussi avec la censure — de sorte qu'elle se limita finalement à quinze titres. La limite entre l'étude et la collection de matériaux était du reste, et devait être, assez souple, pas seulement en raison du petit nombre de spécialistes capables de mener un travail scientifique indépendant. La forme la plus fréquente de dissertation resta la monographie régionale, conçue à peu près sous la forme que Kolberg lui avait donnée dans son *Lud*, c'est-à-dire qu'à côté de descriptions géographiques, historiques, économiques, de détails sur l'habillement, l'architecture, les coutumes et les préjugés, elle fournissait des échantillons de création orale et de patois, munis d'un lexique. Ce genre de travail était assez répandu, comme la littérature elle-même l'atteste, ne serait-ce que le roman d'Orzeszkowa *Nad Niemnem* (*Au bord de Niémen*, 1886) dont toute la toile de fond répond aux exigences de la «monographie d'un village». La revue „Wisła” publiait un assez grand nombre de monographies, généralement limitées à un secteur étroit d'une région; avec les années, cette forme d'article ne cessa de se perfectionner et s'accompagnait toujours de textes populaires recueillis selon les exigences de la rédaction, c'est-à-dire assez fidèlement. Ces textes servaient aussi d'illustration à d'autres articles, concernant par exemple l'anecdote populaire, la réception des contes des *Mille et Une Nuits*, la confrontation d'anciennes descriptions ethnographiques avec de plus récentes, etc. Au total, si l'on tient compte des petits recueils insérés sporadiquement (par exemple, des chants groupés par thème, ou des dialogues très intéressants de spectacles sur la Nativité), on peut dire que „Wisła” rassemble une vaste documentation de textes

populaires relevant non seulement du folklore que l'on considère aujourd'hui comme «classique», mais aussi de celui qui signalait l'apparition de changements dans des genres consacrés par la tradition (par exemple, les chants d'émigrés).

Quoique l'objet proprement dit des préoccupations des «Vistuliens» (comme Karłowicz les appelait lui-même) fût le paysan polonais et sa culture, la revue n'omettait pas les problèmes du folklore des autres groupes sociaux. Le jeune J. Lorentowicz y entreprit la publication d'une monographie, *Lud fabryczny w Pabianicach* (*Le Peuple ouvrier à Pabianice*); on faisait une assez large place au folklore local de Varsovie, aux petits artisans de village, enfin aux Juifs polonais et aux Tziganes.

L'éventail thématique des articles est si étendu qu'il n'est pas possible, dans ce bref essai, d'en donner un aperçu complet, même dans le domaine du folklore. Les monographies, les articles, les essais, les recueils de textes constituaient toutefois le profil normal de la revue, consacrée en principe à l'ethnographie. Karłowicz pouvait, d'autre part, être fier d'avoir introduit deux sections, extrêmement importantes dans tout périodique scientifique, mais en même temps difficiles et exigeant beaucoup d'efforts. La première était un excellent service de bibliographie et d'information.

Depuis 1888, „Wisła” insérait régulièrement des commentaires dans lesquels des critiques évaluaient ou — selon leur compétence — se contentaient de signaler les travaux parus dans le pays et à l'étranger dans le domaine de l'ethnographie largement conçue. Il n'était guère de livre d'une certaine importance qui ne fût aussitôt l'objet d'un compte rendu, ni de revue sérieuse dont le contenu échappât à l'attention de la rédaction. Dans le deuxième tome on vit apparaître cette annonce:

Nous prions [nos lecteurs] de nous envoyer des extraits ou des indications signalant dans quelles revues ou dans quelles rubriques, dans quels numéros ou à quelles pages se trouvent les passages qui nous intéressent, tant dans les publications polonaises qu'étrangères.

En dépit des apparences, il ne s'agissait pas d'une initiative vouée au bon plaisir de collaborateurs occasionnels. Très vite, on observa une spécialisation parmi les critiques. Les publications anglaises et une partie des publications françaises étaient commentées au début par

Karłowicz lui-même, puis Z. A. Kowerska se chargea du secteur anglais. Les publications russes étaient examinées par H. Łopaciński, parfois avec F. Rawita; les italiennes par Waleria Marrené; les slaves par S. Ciszewski et B. Grabowski. Bien entendu, il arrivait que l'un d'eux examinât une publication d'un secteur autre que le sien. On doit aussi à la revue „Wisła” des extraits — utiles jusqu'à présent — de journaux régionaux tels que „Tydzień Piotrkowski” (La Semaine de Piotrków), „Kaliszanin” (Le Kaliszien), „Gazeta Lubelska” (La Gazette de Lublin), „Gazeta Radomska” (La Gazette de Radom), etc. Grâce aux efforts de tout un groupe de gens, elle réussit à mettre sur pied une excellente information scientifique et ce travail mérite d'autant plus notre respect aujourd'hui qu'il fallait aussi se procurer des exemplaires des périodiques et des livres. Certes, dès que „Wisła” se fit connaître, la rédaction commença à recevoir des exemplaires spécimens. L'échange de correspondance entre Karłowicz et la Caisse Mianowski pour le financement de la revue semble l'indiquer. Dans un passage de 1898, en effet, Karłowicz demandait que la dotation fût augmentée en raison de la nécessité de faire relier quatre cents volumes appartenant à la revue.

L'autre forme nouvelle, c'étaient les fameuses «Recherches», sorte d'enquêtes scientifiques. On s'y efforçait, avec l'aide des lecteurs, de compléter les informations destinées à des travaux que préparaient des chercheurs liés à „Wisła”, ou encore d'éveiller l'intérêt pour des questions que la rédaction estimait importantes. L'objet des «Recherches» changeait, certains thèmes s'épuisaient, d'autres prenaient leur place; les uns apportaient beaucoup de matériaux (par exemple, *La Nuit de la Saint-Jean* de H. Łopaciński), d'autres ne suscitaient que des informations isolées quoique parfois intéressantes (par exemple, *La Lecture dans le peuple* de Z. Wolski, avec l'excellente déclaration du colporteur villageois M. Kapuściński, dans l'annuaire XIV); d'autres enfin pâlissaient sur les pages de la revue sans que personne s'y intéressât.

Aussi bien l'énorme service de bibliographie que le réseau des «Recherches» qui étaient à la fois une sorte d'enquête sur le terrain et une aide scientifique mutuelle, constituaient un fait nouveau dans l'histoire des périodiques polonais; ils furent certainement le fruit de l'esprit d'initiative et de la persévérance de Karłowicz.

„Wisła” ne remplit pas tous les espoirs qu’on avait mis en elle. Elle ne donna pas naissance à de grandes oeuvres ni dans le domaine de la théorie du folklore ni dans celui des études comparatives détaillées ou des études de sources. Il ne faut pas s’en étonner puisque même les centres polonais qui disposaient d’une base universitaire ou académique n’y étaient pas parvenus non plus. A Varsovie où, ne bénéficiant d’aucun mécénat, les représentants de la science vivaient de fonds privés (comme Karłowicz lui-même) ou en travaillant comme journalistes ou comme enseignants dans les écoles secondaires, la création d’un grand centre d’étude du folklore n’était pas possible. Quoi qu’il en soit, la revue „Wisła” dirigée par Karłowicz fit beaucoup. Elle familiarisa les lecteurs avec les progrès de la science européenne, approfondit la connaissance de différents problèmes et de la possibilité d’interpréter différemment la culture populaire; enfin, elle respirait un patriotisme vivant et intelligent. Elle prêtait une attention constante et soutenue, rappelons-le, à la question des provinces occidentales menacées de germanisation: la Poméranie, la Mazurie, la Posnanie et, dans une moindre mesure, la Silésie. Cela ne se manifesta pas seulement par les fameuses polémiques de Karłowicz avec Ramułt; „Wisła” suivait attentivement la presse scientifique allemande, elle insérait des traductions de matériaux provenant de ces provinces, des comptes rendus et même des statistiques. Cette attitude était liée à l’adoption d’une thèse importante, déjà formulée dans un article préliminaire de R. Zawiliński où la langue polonaise était considérée comme le principal critère ethnique. Le point de vue de Zawiliński, opposé à ceux des Romantiques qui ne faisaient pas de différence entre les paysans polonais, biélorusses, ukrainiens ou lituaniens, était aussi celui de Karłowicz, et quoique les matériaux des confins orientaux constituent un certain pourcentage du contenu de la revue, leur part n’est pas plus grande que celle des documents provenant de Bohême, de Lusace ou des pays slaves du Sud.

Les dimensions de cet article ne nous permettent pas d’examiner tout l’apport scientifique de la revue „Wisła” au domaine du folklore; à côté de ce qui a été indiqué, cet apport comprenait: le patronage de diverses entreprises (ne fût-ce que l’édition des proverbes d’Adalberg); la constitution d’un encadrement permanent de collaborateurs; des contacts internationaux: l’établissement d’un niveau élevé de travail, éloigné de tout amateurisme. Une chose semble ne faire aucun

doute: quoiqu'elle fût soutenue par les efforts de tout un groupe de gens, „Wista” était l'oeuvre de Karłowicz, au même titre que ses études sur la prose et la poésie populaires et que ses innombrables articles, éparpillés dans divers ouvrages et périodiques polonais et étrangers.

Si l'on voulait caractériser brièvement l'esprit de ce savant extraordinaire, véritable figure de la Renaissance dans ses centres d'intérêt et ses travaux, il faudrait dire que, quoiqu'il fût dépourvu du don de la vision synthétique, par contre dans l'analyse des phénomènes de culture il s'est servi magistralement d'instruments observés chez d'autres ou qu'il s'était forgés lui-même. Au nombre de ces instruments figuraient la réflexion linguistique qui l'accompagnait toujours lorsqu'il examinait les productions de la littérature populaire; la terminologie dont il créa les rudiments dans la science du folklore (et ceci ne concerne pas seulement l'introduction en 1888 du mot folklore); enfin le don qu'il avait de transposer les méthodes et les expériences d'autres disciplines dans le domaine folklorique. C'est peut-être là, dans le cercle des inspirations linguistiques, qu'il convient de chercher la source des projets de systématisation de Karłowicz qui intriguent tellement quand on pense qu'ils devançaient d'un quart de siècle les réussites de l'école finlandaise.

De nombreux travaux de Karłowicz restèrent inachevés, certains projets (comme celui d'une histoire de la science polonaise du folklore) ne furent pas réalisés. Les raisons ne doivent pas en être cherchées uniquement dans sa personnalité ou dans la spécificité de son talent scientifique, mais aussi dans les conditions où il lui fallut vivre. Ajoutons que cet «adorateur de la lumière» remplit tous les devoirs que son époque imposait aux savants polonais, exigeant qu'ils ne travaillent pas seulement au service de la science mais encore au service de la nation.